

L'aube blafarde

Le philosophe Henri Salvador dans sa période Maritine et Gilbert Carpentier chantait : « Le travail c'est la santé, rien faire c'est la conserver, les prisonniers du boulot font pas de vieux os... »

Ce matin je médite à la portée de cette maxime pleine de bon sens après m'être fait violence pour ne pas donner un grand coup de poing sur le radio-réveil qui m'annonce, dès potron-minet, les dernières catastrophes.

J'émerge à peine, et mon cerveau ratatouille encore, qu'il y a déjà 20 morts dans un incendie. Dans un effort herculéen je parviens à décoller la paupière droite pour regarder l'heure. Je ne peux, malheureusement, que constater et convenir, de façon inéluctable, qu'il est effectivement temps de soulever également la paupière gauche. Je rassemble mes esprits, qui s'étaient éparpillés dans les limbes délicieuses de l'abandon nocturne, pour faire une tentative de coordination afin d'envisager sérieusement d'essayer de penser à faire le projet de mettre un pied par terre ; de préférence pas le gauche.

On est lundi ! Cette pensée me contrarie au plus haut degré mais je parviens néanmoins à stopper la radio et le buzzer qui commençait à me farcir la tête.

Hier soir, avec mon Bilou d'amour, nous avons éteint le plus tard possible, peu avant minuit, pour faire durer jusqu'au bout cette délicieuse parenthèse de fin de semaine où le temps passe deux fois plus vite qu'au boulot.

Ah ! le week-end ! Deux jours merveilleux de petites vacances où la vie coule doucement. Sans se presser ni se stresser, on peut s'occuper de notre bien-être sans surveil-

ler la montre, sans la moindre pression ou obligation. Les heures s'égrènent gentiment, suavement, voire mollement, mais en tous cas trop rapidement. Entre la sacro-sainte grasse matinée, la course de caddies pour le ravitaillement de la semaine, les bonnes petites bouffes mitonnées avec amour, la sieste, la promenade, les sorties avec les amis, les câlins, Vidéo Gag et Drucker, dimanche soir est déjà là.

Je hais le dimanche soir !

J'ai l'impression de sortir d'une anesthésie générale. Ma langue est pâteuse, mon œil vitreux, je suis collé au drap, ma tête pèse une tonne, mes pensées sont brouillardées et dispersées. Je ne sais pas si le bras qui pèse sur ma poitrine est à moi ou à ma petite femme qui tente, elle aussi, de se réveiller. Je maudis Mr Réveil jusqu'à la dixième génération pour avoir conçu cet instrument de torture et je maudis aussi, la descendance de Mr Semaine qui a inventé le lundi.

En pivotant légèrement la tête à droite je peux apercevoir mes pantoufles en désordre sur la peau de zèbre synthétique. Je me prépare psychologiquement à les enfler simultanément en répétant mentalement tous les mouvements à accomplir. Cet exploit du quotidien demande autant de préparation et de concentration que pour un sportif de haut niveau qui se prépare à battre un record. Si il y avait une épreuve de pantoufles aux jeux olympiques, j'aurais une chance de médaille.

L'affichage digital rouge du réveil, susnommé précédemment, m'annonce que ça fait déjà cinq minutes qu'il a sonné.

C'est décidé j'allume la lampe de chevet.

Bilou grogne, se retourne de l'autre côté en emportant tout le drap et se cale en position foetale. Je suis à moitié découvert et cette relative fraîcheur m'arrache définitivement à la douce tiédeur de la couche conjugale

délicieusement confortable. Dans un dernier effort de concentration intense je glisse une jambe à l'extérieur qui par contrepoids m'aide à me retrouver assis au bord du lit

Ça y est j'ai réussi la première épreuve !

Dehors il fait encore nuit, il est 6h30 mais déjà la rue fourmille et grouille. Le 138, qui s'arrête juste en bas, enfourne une tournée de travailleurs zombies qui vont à la mine et repart lentement poursuivi par une meute de voitures qui commencent leur journée de bouchon. Madame Gazetto calme déjà son roquet qui, entre deux véhicules stationnées, aboie après tout ce qui bouge en pondant sa crotte matinale.

C'est après la quatrième série de bâillements que je parviens à investir ma deuxième savate et à assurer mon équilibre en position verticale après un dernier étirement qui me fait craquer l'épaule gauche.

Le cerveau encore embrumé et les paupières lourdes je tente, à l'instar de Neil Armstrong, de faire un premier petit pas... puis un deuxième un peu plus assuré. Utilisant la technique du skieur de fonds, dite « du patineur », je glisse jusqu'à la salle de bain. Grâce à un réflexe conditionné et à des années d'entraînement, mon index droit actionne automatiquement l'interrupteur et la lumière est.

A ce moment précis je ne pense qu'à une chose :

Dormir !!

Mes pensées vagabondent entre la fin de mon rêve et la dure réalité qui m'attend. Uniquement vêtu de mes lunettes j'aperçois dans le miroir une figure hirsute et ensuquée censée m'appartenir. Mes neurones commencent à sortir du brouillard. J'ai ma tête du lundi matin et ça n'est pas celle qui m'avantage le plus.

Et si j'avais la grippe ! me dis-je *in petto* et dans mon fort intérieur, (je suis polyglotte) comme quand j'étais petit. Délicieuse sensation que de sentir mes articulations un peu rouillées, mon front chaud et cette envie de tousser. Ma mère, après avoir pris ma température, décrétait : « tu

as de la fièvre, j'appelle le docteur. Tu n'iras pas à l'école aujourd'hui ».

J'avais envie de hurler de joie, mais il fallait, au contraire, en rajouter, en parlant tout bas, en modifiant ma voix pour avoir l'air bien mourrant. J'adoptais une mine contrite, constipée et contrariée. Tout mon être avait envie d'exulter du bonheur de ne rien faire alors que mes petits camarades allaient bouffer de la table de multiplication et de l'imparfait du subjonctif toute la journée.

Mon programme : boire du chocolat au lait chaud, dormir, lire des BD et, avantage rarissime, donner mon avis sur le menu du jour en indiquant mes préférences. Tout ça en étant dorloté au lit. J'étais même exempté de corvée de débarbouillage. Je me souviens d'une de ces si belles journées comme si c'était hier. J'avais huit ans en cet automne 1965. A cette époque je portais des tricots de corps, des paletots avec un cache-nez et une cagoule. J'écoutais de la musique sur un pick-up, dernier cri de la technologie qui rendait désuète la TSF de mes grands-parents et j'avais échappé à la compo de calcul qui n'était pas ma matière de prédilection.

L'école était déjà une corvée. Je ne savais pas encore que cela durerait des décennies. Je ne savais pas que la condition humaine c'était d'être bagnard. On remplace juste le pyjama à rayures par un costard ou un bleu de travail mais le résultat est le même : tu dois en chier pendant 65 ans avant d'être libéré.

Je regarde mon œil gauche, le blanc en est légèrement vitreux, un peu injecté et des valises naissantes achèvent ce magnifique regard bovin plutôt façon vache folle. Tout en grattant ma barbe de deux jours je me tire une langue qui peine à rester rose et libère un gaz qui n'attendait que ça. C'est la nature !

Le programme télé roulé dans ma main gauche, en guise de sceptre, je décide d'aller installer mon auguste

postérieur sur le trône pour procéder à la première opération du matin. C'est à peu près le seul moment qui me rapproche de ma condition animal. Ça me rend triste. Un peu comme après l'amour, peut-être parce que je ressens combien ma vie est vaine et combien l'animal est supérieur à l'homme.

L'animal n'a pas de montre, pas de patron ni de factures à payer, pas de fin de mois difficile, pas de problèmes de carbu sur sa voiture, de chasse d'eau qui fuit ou de belle-mère envahissante. Il se fout pas mal des existentialistes, des nihilistes, des communistes ou des garagistes, il est libre et n'a pour seul souci que son alimentation et sa reproduction. C'est sur cette pensée, hautement philosophique que, pour paraphraser Alfred de Musset, dans mon humble posture je soulage mes flans alourdis de leur modeste fardeau. Deuxième opération matinale : la douche. Pendant que ma moitié s'éveille s'étire et marmonne un truc du genre : « J'veux pas y'aller », j'enjambe la baignoire, tire le rideau puis règle le débit et la chaleur de la pomme.

Je voudrais m'apercevoir qu'on est dimanche et retourner aussitôt à la douceur de la couche nuptiale. Collés comme deux petites cuillères, je respirerais la nuque de la femme de ma vie en collant mon nez à ses petits cheveux qui poussent à cet endroit comme un divin duvet. Je passerais mon bras sous son oreiller et je calerais ma tête dans les plumes du mien, je ramènerais légèrement la couette en laissant mon deuxième bras par dessus enveloppant d'un geste protecteur ma douce qui s'enfourait un peu plus dans le confort douillet et tiède de notre meuble préféré... « Mais non mon gars ! » (Je m'autorise parfois des familiarités avec moi même) tu rêves on est bien lundi, jour maudit s'il en est et il reste encore cinq interminables journées avant de pouvoir chanter : « Vive le ven... vive le ven... vive le vendredi, car demain c'est samedi et on reste au lit ! ».

Le gel douche aux fruits me fait du bien et les jets chauds stimulent mon corps encore endormi. Je traîne un peu, c'est agréable. Je chante. C'est plus fort que moi, malgré mon humeur massacrant, cet endroit m'incite à faire des vocalises. En général je reprend le morceau que le radio-réveil m'a seriné au réveil.

« Tous les matins il achetait son p'tit pain au chocolat zaï zaï zaï zaï ! La boulangère le regardait mais il ne la voyait pas... »

Ce matin c'est Joe Dassin ; j'ai fait le week-end avec « Alexandrie, Alexandra, j'ai plus d'appétit qu'un barracuda ! » « Barracuda ! » je fais même les chœurs.

Quant à la semaine dernière j'ai tenu 3 jours en ayant envie de me : « Casser la voix, casser la voix, casser la voix... » A tel point que ma petite femme excédée m'a demandé si je n'en avais pas une autre.

Il faut savoir profiter de ces petits instants de bonheur qui mis bout à bout rendent l'existence supportable.

Après essuyage énergique et lavage de dents c'est résigné, préparé psychologiquement et propre que je me dirige vers la cuisine pour préparer le petit déjeuner après mes ablutions.

Je sors le miel crémeux, la confiture d'abricots et introduis deux tranches de pain de campagne dans le toaster. Pendant que l'eau chauffe et que mon petit coeur fait le lit je reviens dans la salle de bain pour me raser.

Le matin j'essaie toujours de faire au moins deux choses à la fois afin d'utiliser au mieux le temps consacré à la préparation matinale ce qui me permet de privilégier, au maximum, le temps de sommeil.

Tandis que je contorsionne mon visage altier dans tous les sens pour aider à la glisse de mon rasoir mécanique à trois lames, tête pivotante et grille ergonomique, je ne peux m'empêcher de poser à mon reflet, qui a repris figure humaine, ces questions fondamentales : « Mais pourquoi tant de haine ? Où cours-je ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon

Dieu pour être obligé de descendre à la mine tous les matins ? Pourquoi ne suis je pas né tout habillé ? Pourquoi les six bons numéros du Loto ne correspondent jamais à ma grille fétiche ? Pourquoi ma tartine tombe toujours du côté confiture ? »

Personne ne m'a jamais encore répondu et pourtant ça m'aiderait. C'est ça la vie ? Mais alors on est là pour quoi ? pour expier les fautes de qui ? L'enfance et l'adolescence bouffées par l'école. Le boulot à l'âge adulte : mais alors on en profite quand, de l'existence ? Quand on est vieux et fatigué ? Merde alors ! Si j'avais su je ne serais pas né.

La touche finale concerne la coiffure. Depuis bientôt 10 ans je me frictionne énergiquement le cuir chevelu chaque matin avec une lotion, dont je tairai le nom, mais qui doit probablement contenir du pétrole. Je veux éviter les pellicules et surtout de me dégarnir trop vite. Mon grand-père paternel avait la tête qui poussait au-dessus des cheveux façon Giscard, mon père aussi et je veux retarder le plus tard possible le look vélodrome à mouches. Un coup de brosse en arrière et ça y est je me ressemble.

Je retrouve ma douce dans la cuisine en train d'avaler son café tout en se pomponnant pour partir, elle aussi, gagner quelques sous qui nous permettrons d'acheter des épinards et, si tout va bien, du beurre pour mettre dedans.

Tel est notre lot quotidien à nous les petits, les obscurs, les sans-grades. Avec mon vieux pardessus râpé je m'en irai l'hiver, l'été et même le printemps et l'automne aussi.

Cette malédiction frappe ma famille depuis plusieurs générations. Ça remonte à mon ancêtre Cro-magnon qui, le jour où il a inventé la roue parce que c'était plus pratique pour aller au Mammouth, ne savait pas qu'il entraînait sa descendance vers le cyber-esclavage. Dès qu'il a découvert le feu et le gourdin l'homme des cavernes a commencé à s'embourgeoiser et à aliéner sa liberté sur l'autel du confort.

Tous les matins, à l'aube blafarde, il faut aller gagner sa croûte. Pire, de nos jours, gagner aussi la croûte des autres.

Pas ma famille, non ! je parle de certains que l'on voit régulièrement commencer leur journée à midi au bistrot, qui jouent au flipper ou au 421, qui grattent des tickets et sortent leur stylo uniquement pour remplir des cases de chiffres avec leur date de naissance dans l'espoir de pouvoir continuer la Kronenbourg et la pêche à la ligne.

Je parle aussi de ceux qui passent, tous les quarts d'heure, devant la terrasse du même bistrot dans leur BM spéciale tuning, les vitres ouvertes et la musique à donf. Tous les passants profitent, ainsi, du dernier tube de rap et du nuage de fumée odoriférante et euphorisante qui marque leur sillage. Ceux-là préfèrent commercialiser des produits illicites, du genre herbe qui rend nigaud, plutôt que de faire un CAP de mécanique et de se lever le matin pour aller au mastic.

En comptant les retraités, les pensionnés, les assistés, les assédiqués, les RMistes de tous poils et autres femmes au foyer, j'ai parfois l'impression, quand je tente de circuler, « au beau milieu de la fououle », pendant la semaine, que tout le monde se promène tranquillement et que je suis le seul à bosser. J'ai la sensation d'être un vieux chien couvert de tiques qui me sucent le sang.

Il faut payer tous ces gens à ne rien faire parce que c'est plus humain et que ça rapporte plus de voix puisqu'ils sont maintenant, pratiquement, plus nombreux que ceux qui bossent.

J'ai lu quelque part (dans la Bible, le Coran ou l'almanach Vermot) que quand un homme a faim, plutôt que de lui donner un poisson, il est plus sage et salutaire de lui apprendre à pêcher. Or depuis des années, les socialistes qui ont eu le pouvoir, et qui, même quand ils ne l'ont pas, pratiquent le terrorisme intellectuel et la fameuse pensée unique, s'empressent de distribuer l'argent du

contribuable, et nombre d'avantages, à tous ceux qui votent pour eux. Ils nous enseignent aussi, ces grands penseurs démagogues, qu'il ne faut surtout pas travailler plus de 35 heures. Au delà c'est mal et on prend la place d'un chômeur.

Même ! pourquoi travailler puisqu'il existe dans notre beau pays un arsenal de mesures sociales qui permettent à tous les inactifs de s'en sortir parfois mieux que les travailleurs qu'il faut s'empresse de rançonner. Au nom de l'égalité il faut redistribuer l'argent dûment et durement gagné par les français moyens à la France, soi-disant, d'en-bas. Forcément, le bouche à oreille aidant, des immigrants de tous poils, de toutes confessions et de tous horizons, se bousculent pour venir profiter de la manne du revenu minimum, des allocs et de la mutuelle gratuite. La France c'est le paradis, il suffit de faire plein de mômes et d'aller pleurer au bon endroit pour obtenir tous les subsides possibles sans verser une goutte de sueur. Il suffit de voter à gauche pour voir couler la corne d'abondance.

Quand ils ne s'entredéchirent pas entre eux pour savoir qui va partager le gâteau les héritiers de Mitterrand nous feraient presque verser une larme sur toute cette détresse à laquelle il nous faut palier, nous misérables petits bourgeois occidentaux, qui avons l'impudence de vouloir travailler 12 à 14 heures par jour en ne pensant qu'à la fin du mois.

Pour redistribuer l'argent des autres leur imagination est sans limites, par contre pour en faire entrer dans les caisses c'est plus flou.

La technique de Robin des Bois ayant ses limites puisqu'il y a de moins en moins de riches (qui sont indésirables) pour payer de plus en plus de pauvres. Le spectre des rançonnés potentiels s'élargit et aujourd'hui, on peut être considéré comme un riche dès qu'on est en mesure de payer son loyer et de remplir son caddie. C'est-

à-dire quand on vit et travaille normalement, quoique la norme dérive vers l'assistanat systématique.

Y'en a marre de toujours pomper les mêmes vaches à lait de la France du milieu. La source se tarit de jour en jour, alors on emprunte, et la dette de la France pèse sur le budget de chaque contribuable qui doit rembourser l'incompétence de nos chers, très chers, énarques. Si je gérais mon budget comme est gérée la France, ça fait longtemps que je serais en rouge à la banque du même nom, interdit de chéquier et poursuivi par les créanciers de tous poils.

Heureusement qu'il reste les ventes d'armes à tous les belligérants du Tiers-monde, dont les conflits sont soigneusement entretenus, pour faire entrer de l'argent dans notre trésor public qui se vide au fur et à mesure de la moisson fiscale, voire par anticipation. La Société France serait déclarée en liquidation depuis longtemps si il n'y avait la manne de l'armement pour renflouer les caisses.

« Vous n'avez pas le monopole du cœur » avait lancé ce vieux briscard de Giscard et cette phrase résonne encore. Bien sûr qu'il faut un système juste et généreux. Bien sûr qu'il faut refuser l'égoïsme et le nombrilisme, combattre la misère et l'injustice, n'importe quel individu ayant un minimum d'humanité ne pourra être que d'accord avec ces formules bateaux qui n'en constituent pas pour autant un programme. Ça n'est pas en montant des usines à gaz sociales, et en empêchant les gens de bonne volonté de travailler, que la société ira vers un mieux et que la crise sera résolue. L'argent du social c'est le tonneau des Danaïdes : impossible à remplir. Il en faut toujours plus. La gauche vote des mesures démagogiques, pour traiter les effets, et la droite tente de voter des mesures courageuses, donc impopulaires, pour s'attaquer aux causes, qui sont aussitôt combattues par cette même gauche qui, non contente de scier la branche de sa légitimité et son fond de